

FORMATION MATERIALISME DIALECTIQUE

Partie I : La philosophie

1. Pourquoi étudier la philosophie ?
2. Problème fondamental de la philosophie
3. Idéalisme et matérialisme
4. La question de la connaissance humaine

Partie II : Le matérialisme dialectique

1. Matérialisme métaphysique
2. La dialectique
3. Matérialisme historique

Œuvres de référence :

- Georges Politzer, Principes élémentaires de philosophie
- Marx, L'idéologie allemande
- Engels, Antidühring
- Lénine, Matérialisme dialectique et empiriocriticisme
- Mao, De la contradiction
- Marx, Le Capital

Partie I : La philosophie

1. Pourquoi étudier la philosophie ?

A chaque période révolutionnaire, à chaque progrès humain correspondent des interprétations différentes du monde et du rôle de l'Homme dans l'histoire, qui dépassent les questions purement scientifiques.

Étudier la philosophie, c'est connaître lesquelles de ces interprétations étaient les plus justes dans leur contexte, lesquelles ont servi quels intérêts, quels progrès, et surtout dégager des points communs et des axes sur lesquels s'appuyer pour avoir une juste interprétation de sa propre époque.

Si Marx a pu poser les bases de la théorie révolutionnaire communiste, c'est entre autres car il a eu une juste analyse de ses prédécesseurs et de leur contribution, positive ou négative, à une compréhension correcte du monde.

Par cette juste analyse des questions philosophiques, Marx a produit les outils théoriques pour une juste compréhension de sa période : la révolution industrielle du capitalisme du 19^e siècle.

Pour bien comprendre la contribution marxiste aux questions économiques, sociales et idéologiques, il faut donc bien comprendre les problèmes philosophiques d'où elle est née.

2. Problème fondamental de la philosophie

En étudiant les différentes interprétations du monde par les différentes civilisations, il ressort que la

question fondamentale que l'Homme se pose est celle de l'origine du monde, de l'existence. Cette question semble extrêmement abstraite et inutile en pratique, mais nous verrons comment la manière de la comprendre et d'y répondre conditionne des aspects concrets de l'organisation des rapports humains et de la connaissance.

Deux interprétations de ce problème fondamental sont possibles : Ou bien c'est l'être, la matière constituant le monde qui est la donnée première, existant indépendamment de nous, et d'elle née la pensée, l'idée, la conscience, en tant que produit de la matière ; Ou bien c'est la pensée qui produit l'être, c'est l'idée qui est la donnée première, et d'elle née la matière, la réalité objective, le monde, en tant que produit de l'idée.

La première tendance est celle du *matérialisme*, la seconde est celle de l'*idéisme*.

3. Idéisme et matérialisme

Commençons par s'intéresser à l'idéisme.

La manifestation la plus évidente de l'idéisme, c'est le déisme et la religion. Au monde pré-existe Dieu, soit une forme absolue de l'idée "pure", hors du temps et de l'espace, et de cette idée née le monde, la matière. L'idée, Dieu, crée la matière, le monde, et décide ses règles, son fonctionnement.

Une autre expression aiguë de l'idéisme est ce qu'on appelle le solipsisme, c'est à dire le subjectivisme absolu. Seule existe ma conscience, le *Moi*, et le monde n'est que l'expression de ma pensée. Ainsi, la matière en soi n'existe pas, elle n'est que complexe de sensations (on parle aussi de sensualisme subjectif).

Pour illustrer, voici ce que dit Berkeley, un évêque anglais et philosophe idéiste subjectiviste important du 18^e siècle :

« La matière n'est pas ce que nous croyons en pensant qu'elle existe en dehors de notre esprit. Nous pensons que les choses existent parce que nous les voyons, parce que nous les touchons ; c'est parce qu'elles nous donnent ces sensations que nous croyons à leur existence. »

« Mais nos sensations ne sont que des idées que nous avons dans notre esprit. Donc les objets que nous percevons par nos sens ne sont pas autre chose que des idées, et les idées ne peuvent exister en dehors de notre esprit. »

« N'est-ce pas une absurdité que de croire qu'une même chose au même moment puisse être différente ? Par exemple, chaude et froide au même instant ? Imaginez donc qu'une de vos mains soit chaude, l'autre froide et que toutes deux soient plongées en même temps dans un vase, plein d'eau, à une température intermédiaire : l'eau ne paraîtra-t-elle pas chaude à une main, froide à l'autre ? »

Pour l'idéiste sensualiste, les objets n'ont pas de propriétés en soi car on peut avoir des sensations contradictoires, et la contradiction ne peut exister que dans nos idées.

Le matérialisme quant à lui s'attache à reconnaître dans la matière la donnée première de l'existence. Les choses, les objets, existent en premier lieu et ce indépendamment de toute forme d'idée. La pensée, la conscience, n'est qu'un produit de la matière, du cerveau, et les sensations sont le moyen pour la pensée de connaître avec plus ou moins de précision la matière. Mes sensations m'indiquent

que l'eau qui boue est chaude, et je vérifie cette information par l'expérience : j'utilise l'eau qui boue pour cuire des aliments.

4. La question de la connaissance humaine

On voit ainsi que si ces deux approches sont aussi importantes, c'est parce qu'elles conditionnent la question du progrès humain, de la connaissance humaine : y a-t-il une *vérité objective*, pouvons-nous la connaître ?

De ce point de vue, l'idéalisme est essentiellement réactionnaire, ce qui se vérifie par le fait qu'il a toujours été l'outil des dominants contre les dominés.

Dans le cas du déisme, ce qui importe ce n'est pas de connaître la matière, mais d'être en harmonie avec l'idée absolue, car c'est elle qui crée la matière. Ici l'idée n'est pas accessible directement à l'Homme, c'est une forme absolue de la connaissance à laquelle on ne parviendra jamais, ou bien à laquelle on parviendra dans l'au-delà, dans une forme supérieure fantasmée de l'existence hors de la matière, hors du temps et de l'espace ; nous restons dominés par l'idée dans notre existence quotidienne.

Dans le cas du sensualisme subjectif, du solipsisme, la matière n'existe pas en soi, la question de sa connaissance par l'Homme ne se pose donc même pas ; seules sont accessibles à l'Homme des sensations, c'est à dire des idées, auxquelles il donne une interprétation dans la matière. Pour ce courant philosophique, parler de la matière en soi, c'est parler d'un deuxième monde hors de nous, inaccessible et fantasmé : la matière est un produit de l'idée, un complexe de sensations, une forme d'idée créée par la conscience.

On verra que ces deux manifestations de l'idéalisme, dont le caractère réactionnaire est évident, sont loin d'être les seules ; ce sont juste les plus conséquentes, les plus affirmées, mais l'idéalisme s'exprime dans différents courants de pensée qui peuvent se revendiquer scientifiques voir même matérialistes, en essayant de masquer, de contourner ces questions.

Pour le matérialisme, nos sens nous donne une *représentation*, une image de la matière, qui malgré son caractère subjectif contient une part de vérité objective ; on peut parler de sensualisme objectif. L'idée est une représentation subjective de la matière, c'est à dire de la réalité objective. C'est l'expérience pratique qui nous permet de déterminer si des idées sont justes ou non, si la représentation est fidèle à la réalité objective. Par l'expérience on vérifie que les idées sont ou non en adéquation avec le comportement observé de la matière : c'est la méthode scientifique. Ainsi, par l'accumulation des représentations de chaque individu et par le critère de la pratique, l'humanité se construit progressivement une connaissance relative du caractère de vérité objective de la matière.

Les progressistes doivent donc également rejeter tous les courants philosophiques comme l'*agnosticisme* ou le *positivisme* qui prétendent n'être ni idéaliste ni matérialiste, qui prétendent dépasser cette opposition : en refusant de poser la question essentielle de ce qui est primordial entre l'idée et la matière, ces courants laissent de fait la place à l'idéalisme.

En effet, l'agnosticisme ("*gnosis*" la connaissance, "*agnostos*" l'ignorant) prétend que la matière existe peut-être en soi, mais qu'il est impossible de le savoir, qu'il est impossible à l'Homme de connaître la matière du fait du caractère subjectif de nos sens, de nos représentations de la matière. Il est impossible de répondre à la question de la primauté de la matière sur l'idée.

Pour justifier ces thèses, les agnostiques, positivistes, etc. utilisent le fait qu'il y a des choses que nous ne puissions pas expliquer, et disent alors que les matérialistes ont donc tort quand ils prétendent qu'il est possible de connaître objectivement la matière. Ils cachent le fait que la connaissance humaine se construit progressivement. Ils confondent la vérité *relative* contenue dans la connaissance humaine et la vérité *absolue* objective de la matière, et concluent que cette connaissance, cette vérité n'est pas possible.

Sans reconnaître ouvertement que l'idée prime sur la matière, ces thèses anti-matérialistes nient le progrès des connaissances objectives et sont en fait des formes plus ou moins déguisées d'idéalisme : en les développant de manière conséquente on tombe nécessairement dans l'idéalisme subjectif.

Partie II : Le matérialisme dialectique

1. Matérialisme métaphysique

Si le matérialisme pose que la matière est accessible à la connaissance humaine, les méthodes d'analyse et de réflexion pour y arriver dépendent du niveau de progrès humain.

Au 18^e siècle, la connaissance humaine consistait surtout en une accumulation d'observations des phénomènes naturels et sociaux : les différents domaines des sciences sont traités les uns indépendamment des autres, on s'attache à décrire et à classer les choses. Si des courants comme le positivisme, qui prétendent qu'on peut décrire mais non comprendre le monde, sont très importants à cette époque, c'est justement parce que la compréhension en profondeur des phénomènes, le pourquoi des choses, était encore à un stade inférieur.

Le matérialisme à cette époque était donc caractérisé par une méthode d'analyse dite *métaphysique*.

La méthode métaphysique se caractérise par plusieurs principes :

- Le principe d'*identité* : un phénomène reste le même sans intervention extérieure, les choses ne changent pas d'elles-mêmes.
- L'*isolement* des phénomènes : il faut considérer chaque phénomène indépendamment des autres pour bien le décrire. Par exemple, on doit étudier à part l'énergie, le son et la chaleur, on étudie à part les vaches et les chevaux.
- *Division* en catégories fixées, éternelles et infranchissables : conséquence de l'isolement des phénomènes, on pose des limites éternelles entre la vache et le cheval, entre les éléments naturels comme l'eau et l'air, etc.
- *Opposition des contraires* : les phénomènes qui se contredisent s'opposent de manière absolue. Par exemple, la vie et la mort sont deux choses absolument opposées.

Cette façon mécaniste de comprendre la nature correspond au développement de la technologie et de la science, basés presque essentiellement sur nos connaissances en mécanique à cette époque, et sur le besoin d'isoler les choses dans des états stables pour les étudier. Mais avec les nouvelles découvertes scientifiques comme la théorie de l'évolution de Darwin, le lien entre énergie mécanique et chaleur, les découvertes en chimie, etc. la méthode métaphysique devenait inapte à décrire correctement les phénomènes naturels, car elle était incapable de résoudre les contradictions nouvellement soulevées.

Ainsi, le cheval et la vache partagent un ancêtre commun et sont issues du même processus d'évolution. Il y a un rapport entre l'eau qui s'évapore et l'air ambiant. Un organisme vivant est constitué de cellules qui meurent et sont remplacées par de nouvelles en permanence.

Le matérialisme devait dépasser cette méthode d'analyse, rejeter l'immobilisme pour étudier les choses dans leurs mouvements et leur interactions : c'est l'adoption par le matérialisme de la dialectique grâce notamment à Marx et Engels.

2. La dialectique

La dialectique, depuis le philosophe Hegel, prend en philosophie le sens de "*qui va au travers des choses*" et non pas le sens habituel de ce qui se rapporte au langage. Considérer les choses dans leur *mouvement*, c'est le principe fondamental de la dialectique.

Pour mieux comprendre, les philosophes ont synthétisé des grands principes que suivent les processus naturels, autrement dit la matière en mouvement, qu'on appelle généralement les lois de la dialectique.

La première est celle du *changement*, du mouvement, et c'est la plus fondamentale. Toute chose, tout objet, tout processus est en mouvement. La notion de mouvement ici n'est pas à prendre au sens mécanique, mais au sens de l'évolution de la matière dans le temps et dans l'espace. Une pomme qui nous apparaît immobile change, elle pourrit. Il n'y a pas un seul instant où il ne se passe rien pour la pomme.

Le mouvement ou changement dialectique est donc un processus *auto-dynamique* : il n'y a pas d'intervention extérieure à son origine. Si la pomme pourrit c'est bien par le changement naturel de la matière qui la compose, et non par une force extérieure ou une loi suprême inconnue. Si l'on écrase la pomme par contre, ce changement n'est pas dialectique mais purement mécanique, il intervient de l'extérieur.

Ainsi par exemple, quand certains scientifiques ou philosophes prétendent qu'à l'origine de l'univers il y avait un état *stable* de la matière, un état où la matière était *égale à elle-même* dans le temps et dans l'espace, alors pour expliquer le passage à l'état mouvant actuel de la matière il faut nécessairement que soit intervenu un changement extérieur à la matière. C'est une porte ouverte au déisme et à l'idéalisme : puisque la matière est aujourd'hui en mouvement et était immobile à l'origine, il faut qu'une force extérieure à la matière, l'idée, Dieu, l'ait mise en mouvement. Pour le matérialiste conséquent, avant le Big Bang existait déjà un mouvement de la matière.

La deuxième loi est celle de l'*action réciproque* : tout influe sur tout à un certain degré.

Le marxisme est un produit du capitalisme, il est né dans la société capitaliste et parce que le capitalisme existe. Aussi, lorsque le capitalisme change, cela influe sur la théorie marxiste : lorsque les monopoles s'affirment à la fin du 19ème siècle et que le capitalisme passe dans son stade impérialiste, de l'analyse de ce processus née le léninisme, en tant que prolongement de la théorie marxiste. Le marxisme-léninisme est un produit de l'impérialisme.

Mais de la même manière, le marxisme, puis le marxisme-léninisme, vont influencer sur le capitalisme en donnant des armes et des moyens d'actions au prolétariat contre l'exploitation capitaliste. Ainsi,

L'URSS est née du capitalisme impérialiste et influe sur lui également.

Pour bien étudier un phénomène donné il faut donc considérer toutes ses interactions, tous les rapports qu'il entretient avec les autres phénomènes qui constituent son environnement.

La troisième loi, c'est celle de la *contradiction*. Si tout évolue, tout change, c'est parce que la matière n'est jamais égale à elle-même : c'est la contradiction fondamentale du mouvement. La contradiction est une chose naturelle, et si l'on ne la comprend pas, on ne peut pas comprendre les phénomènes dans leur complexité.

La loi de la contradiction dit que dans tout phénomène, dans tout objet il y a une *union des contraires*.

On ne peut pas séparer les contraires les uns des autres : la vie de la mort, la bourgeoisie du prolétariat, la théorie de la pratique, etc.

On ne peut pas définir la vie sans la mort, et vis versa ; la vie est permise par la mort (division cellulaire par exemple) et la mort par la vie. La bourgeoisie n'existe que, par définition, du fait de l'existence du prolétariat qu'elle exploite pour bénéficier de la plus-value, et le prolétariat existe parce que la plus-value qu'il génère est captée par la bourgeoisie. De la même manière, il y a un rapport dialectique entre la théorie et la pratique : la pratique se transforme en théorie lorsque l'expérience est synthétisée, et cette théorie retourne à la pratique pour guider de nouvelles expériences qui à leur tour engendreront du contenu théorique, etc.

On voit donc que non seulement il y a union des contraires, mais que souvent les deux pôles (positif et négatif, affirmation et négation) d'une contradiction s'inversent. C'est le mouvement qu'on appelle la *négation de la négation*.

Dans la société féodale, il y a une contradiction entre le mode de production féodal, fondé sur un régime de petite propriété privée très morcelée des terres et des moyens de production, et la production marchande qui tend à se développer en réunissant plusieurs travailleurs dans des ateliers de plus en plus gros. Ici, le féodalisme joue le rôle d'*affirmation*, c'est à dire que c'est le pôle positif ou dominant de la contradiction, et la production marchande joue le rôle de la *négation*, pôle négatif de la contradiction. Mais le féodalisme s'est lui-même imposé comme affirmation en tant que résultat du processus de négation de l'esclavagisme qui jouait alors le rôle d'affirmation. Le féodalisme est la négation de la société esclavagiste et l'affirmation de la société féodale. De même, la production marchande effectue la négation du féodalisme en brisant la petite propriété pour mettre en place la grande propriété des terres et des moyens de production, très concentrée, et s'affirme ainsi en tant que capitalisme. Le capitalisme est la négation de la société féodale et l'affirmation de la société capitaliste. Et toujours de la même manière, le socialisme en brisant le régime de la propriété privée constitue la négation du capitalisme et l'affirmation du communisme.

On voit ainsi que le changement des choses en leur contraire n'est pas un processus cyclique, car l'inversion des pôles, la négation de la négation, entraîne toujours une différence quantitative et qualitative dans le processus. On peut prendre l'exemple de la culture de blé. L'épi de blé le résultat du processus de négation du grain de blé : la germination. La maturation de la nouvelle génération de grains de blé dont la naissance vont mettre fin à la vie de l'épi constitue la négation de la négation. On peut se dire : On part du grain, on va à l'épi, puis on retourne au grain. En voyant la chose ainsi de manière cyclique, comme le ferait la méthode métaphysique, on ne peut pas voir que non seulement il y a un changement quantitatif, passant d'un grain à plusieurs dizaines de grains,

mais qu'en plus il y a un changement qualitatif, car la nouvelle génération de grains s'est développée dans des conditions différentes du premier grain, son bagage génétique est différent, et en répétant ce processus on voit qu'il y a une évolution du blé selon les conditions de son environnement.

Il faut faire attention aussi à ne pas tomber dans le *dualisme* : il y a toujours une multitude de contradictions qui évoluent les unes avec les autres. Dans une société capitaliste par exemple, la contradiction principale est celle entre le prolétariat et la bourgeoisie, mais il y a aussi les contradictions entre la paysannerie et la bourgeoisie, entre la petite-bourgeoisie et la grande bourgeoisie, entre paysans pauvres et paysans riches, entre bourgeoisie nationale et bourgeoisie étrangère, etc.

Il faut observer que la contradiction principale peut changer : dans les pays qui subissent l'impérialisme, la contradiction principale devient celle entre la nation et l'ennemi impérialiste. Pour autant, la contradiction prolétariat/bourgeoisie ne cesse pas d'exister et ne saurait en aucun cas trouver sa résolution dans la résolution de la contradiction nation/impérialisme. La résolution de la contradiction prolétariat/bourgeoisie, c'est la révolution et le processus du socialisme vers le communisme, vers la société sans classe.

La quatrième loi, c'est la loi de *transformation de la quantité en qualité*.

Une fourmi seule, c'est une fourmi. 2 fourmis ne sont que 2 fourmis. 3 fourmis ne sont que 3 fourmis, etc. Mais à partir d'une certaine accumulation quantitative, les fourmis s'organisent en colonie, avec des caractéristiques propres, des spécialisations, etc. Ce n'est plus la quantité qui compte, mais la qualité : la colonie développe des tactiques de groupe et peut vivre en autonomie de manière pérenne, à la différence de 5 fourmis isolées. On voit que la différence de quantité entre des fourmis plus ou moins nombreuses est devenue une différence de qualité entre un ensemble incohérent et un groupe organisé.

De la même manière, la production marchande s'est développée petit à petit au sein de la société féodale, représentant une évolution quantitative sur la part de richesse produite. Mais passée une certaine accumulation quantitative dans le rapport de force, il y a eu un bond qualitatif vers la société capitaliste, avec la révolution bourgeoise.

Dans cet exemple comme dans d'autres exemples précédents, on a vu l'application du matérialisme dialectique à l'étude de l'histoire et de l'économie ; c'est ce qu'on appelle le *matérialisme historique*.

3. Matérialisme historique

Le matérialisme historique s'est donc manifesté au 19^{ème} siècle avec le marxisme, en synthétisant diverses observations économiques, sociales et historiques. Il consiste à décrire, par la méthode dialectique, l'évolution des différentes contradictions des sociétés humaines en observant leurs mouvements : mouvement du régime de propriété, mouvement du capital social, mouvement des rapports de force entre les classes, etc.

Marx montre, dans *Le Capital* notamment, comment le régime de propriété des terres et des moyens de production a évolué sous l'action des contradictions économiques dans l'histoire, et plus particulièrement du féodalisme au capitalisme. Sous le féodalisme, on observe un régime de petite propriété privée des paysans et artisans, qui à partir du 16^{ème} siècle en Europe entre contradiction avec les besoins croissant de la production marchande qui a besoin de grands ateliers où faire

travailler plusieurs ouvriers, de larges parcelles de terre pour produire des marchandises alimentaires, etc. Petit à petit, un régime de propriété différent se développe par des décrets et des réformes visant à déposséder les petits paysans de leur terre au profit de grands propriétaires, créant ainsi en plus de nouveaux travailleurs "libérés" de leur moyen de production pour aller travailler dans les ateliers ou labourer les grandes exploitations. Quand ce rapport devient antagonique, alors commence la période des révolutions bourgeoises pour définitivement enterrer l'ancien mode de production féodal et son régime de petite propriété privée, au profit de la grande propriété qui se traduit par moins de propriétaires et plus de travailleurs "libres".

Alors la contradiction principale de la société capitaliste devient donc celle qui confronte, dans les rapports de production capitaliste, la classe exploitante, la bourgeoisie propriétaire des moyens de production, et la classe exploitée, le prolétariat, le travailleur libre. Plus précisément, c'est une contradiction entre le caractère social croissant de la production capitaliste, qui met en collaboration un nombre de plus en plus important de travailleurs différents, et le régime de propriété privé dans la production : le produit du travail social appartient au propriétaire privé. En effet, en observant les conséquences de la propriété privée capitaliste sur la production à l'échelle globale (anarchie de la production, crises économiques systémiques, guerres, impérialisme...) on voit le régime de propriété de moyens de production entre en contradiction avec la production elle-même. Ce que Marx souligne, c'est que le développement naturel, *auto-dynamique* de la société capitaliste conduit cette contradiction à un antagonisme qui ne se résout que par saut qualitatif : le changement du régime de propriété vers une propriété *commune* des moyens de production, ce qui n'est possible qu'au terme d'une révolution menée par la classe qui n'a rien à perdre, qui n'a pas de position hiérarchique confortable, qui n'a rien à gagner dans le mode de production capitaliste : le prolétariat.

Le *fascisme* par exemple, en voulant faire collaborer les classes antagoniques du prolétariat et de la bourgeoisie, ne résout pas cette contradiction. Il prétend la faire disparaître sans changement *qualitatif* du mode de production et du régime de propriété : on voit donc qu'il sert objectivement la classe bourgeoise.

Pour résumer, le matérialisme historique déduit donc l'évolution de l'Histoire des contradictions matérielles de la société, c'est à dire de l'économie. Les rapports de propriété, de production, d'échange et de distribution sont la *base* de la société, à cette base matérielle correspond ce qu'on appelle la *superstructure* en tant que produit de la base : les lois, la morale, la forme de gouvernement, l'idéologie dominante, etc. Croire que c'est la superstructure idéologique qui guide l'économie, c'est idéaliste, c'est dire que des lois idéales, indépendantes de la matière et de la société humaine, décident du développement de l'économie et de la société, de la matière humaine. Ainsi, pour les marxistes la morale républicaine et les Droits de l'Homme sont un produit de la révolution bourgeoise et non l'inverse : ce n'est pas un idéal moral des droits de l'Homme qui a guidé les hommes et fait évoluer les sociétés depuis la monarchie vers la forme supérieure de la république ; au contraire ces idées sont le produit du changement de la société et du mode de production, elles sont le produit de la lutte des classes remportée par la bourgeoisie, et elles changeront encore avec la victoire du prolétariat dans sa lutte contre la bourgeoisie.

Le matérialisme historique fournit donc aussi les outils pour le prolétariat dans sa lutte pour la société sans exploitation de classe. On comprend ainsi par exemple que la réforme est un outil pour changer le rapport de force *au sein* de la société capitaliste, mais qu'elle ne permet pas de *sortir* du capitalisme, qu'elle ne permet pas de *résoudre* la contradiction fondamentale du mode de production capitaliste, et qu'elle doit donc s'inscrire dans la perspective d'un bond *qualitatif* : la révolution. On comprend aussi que les lois, l'État, la monnaie, l'armée, etc. existent par nécessité matérielle et que la bonne volonté idéaliste n'y changera rien : on ne peut pas supprimer un phénomène s'il a toujours

une base matérielle, s'il joue toujours un rôle économique, social, etc.

En conclusion, la compréhension du matérialisme dialectique permet de mieux comprendre et surtout appliquer la théorie économique et la théorie révolutionnaire propres au matérialisme historique, compréhension possible par l'étude de l'économie politique et du socialisme scientifique de Marx, de Lénine, des débats avec leurs opposants, de leurs prédécesseurs, de leurs continuateurs... Tout ceci sort du cadre de cette formation qui prend donc fin.